

avait donné le moyen d'acquiescer la vie éternelle; leur père devait être pour eux l'image de Dieu sur la terre, leur mère l'image de l'Église.

Voilà l'immense révolution que le christianisme accomplissait dans les idées et qui devait descendre dans les mœurs, puis, marcher à la conquête des lois; car, on ne peut trop le redire, la morale est étroitement attachée aux dogmes, et ceux qui dans le siècle dernier, prétendaient séparer la morale chrétienne des dogmes catholiques, avaient formé une entreprise absurde, impossible; ils étaient les plus inconscients de tous les hommes. La morale n'est que la conséquence des dogmes, elle n'a pas une existence absolue, elle a une existence relative. La morale chrétienne dérive naturellement, nécessairement des connaissances que nous a données le christianisme sur Dieu, sa nature, ses attributs, sur l'homme, son origine, sa nature et sa fin. Vouloir séparer la morale chrétienne des dogmes chrétiens, c'est vouloir séparer l'effet de sa cause. Prétendre faire subsister la morale chrétienne par sa propre force, en détruisant toute la partie dogmatique du christianisme, c'est vouloir maintenir un édifice debout en renversant les bases. Importante vérité admirablement démontrée par Bossuet et Bourdaloue, et trop oubliée ou trop méconnue de nos jours.

Cette vérité se manifesta, aussi éclatamment que le soleil, à l'époque où le christianisme parut, par l'influence immense qu'il exerça sur l'esprit de famille. Rien n'est changé au dehors, toutes les formes sociales anciennes demeurent, les lois sont encore les mêmes, les mœurs générales subsistent, les temples des idoles s'élèvent resplendissants d'or et de pierres. Qu'y a-t-il donc de nouveau dans le monde une idée. Or cette idée, confiée à quelques intelligences, comme le grain de sénevé à la terre, germe dans les profondeurs de la conscience humaine. Elle sort, d'abord inaperçue, comme le chêne quand le gland a enfoncé ses pivots dans la terre, et que la tige de l'arbre qui doit un jour couvrir tous les alentours de son ombrage immense, et recevoir sur ses branches les oiseaux du ciel, commence à se faire jour au-dessus du sol et à aller chercher les rayons du soleil. Bientôt vous verrez cette idée grandir et se développer, créer de nouvelles mœurs qui seront analogues aux principes qu'elle contient, renouveler la famille par ces mœurs, puis s'emparant peu à peu de toutes les familles, renouveler la face de la société tout entière, qui est l'ensemble des familles particulières, la grande famille nationale, puis enfin s'étendant sur toutes les nations, renouveler la face de la famille humaine, qui est l'ensemble de toutes les familles nationales.

Voilà, comme nous le montrerons, le travail, l'œuvre du christianisme. Il s'était emparé de l'intelligence et du cœur, semblable à ces hauts lieux du faite desquels on domine toutes les plaines d'alentour; il descendit de là pour conquérir l'univers, suivant la parole de son divin fondateur.

A. NETEMENT.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Un épisode de la traite des nègres.

Cette histoire n'est nullement, Dieu m'en préserve, un prétexte pour faire de la philanthropie. C'est tout bonnement une histoire. On a beaucoup trop abusé de la prétendue infortune de la race nègre, pour qu'il soit encore permis de chanter ses malheurs; quant à tenter de décrire le bonheur réel dont elle jouit et l'ingratitude qu'elle montre, ce serait à se faire honnir jusque par les huissiers les moins sensibles, et je ne me sens pas le courage d'affronter un pareil orage. En fait de la traite des nègres, un homme prudent doit s'en tenir aux récits. Je commence donc brusquement le mien.

C'était en 1839, par une nuit d'épouvantable tempête, aux environs de Matanzas, un des principaux ports de l'île de Cuba. Toute la journée j'avais, mon fusil sous le bras, battu les moines et les brissos, et j'étais plein de fatigue. La nuit m'avait surpris dans un de ces endroits affreusement pittoresques dont l'Esabocde; et sans l'heureuse rencontre que je fis d'un nègre qui me servit de guide et me conduisit jusqu'à une espèce de mauvais cabaret, placé solitaire comme une sentinelle sur le sommet d'une falaise, Dieu sait quelle nuit j'eusse passée. J'étais à peine installé à une table boiteuse, le seul meuble que contenait la pièce dans laquelle je me trouvais, quand la tempête éclata avec une violence inouïe.

—Pariez! dis-je à mon hôte, grand diable de Catalan dont la figure n'avait rien de fort aimable, voici un vilain temps pour ceux qui se trouvent en mer.

—Qui donc se trouve en mer à présent? me demanda le Catalan, en me regardant fixement et d'une vaine façon.—Mais, je l'ignore.

—Ah! vous l'ignorez! Et bien! tant mieux pour vous si vous ne mentez point... Du reste, dans le cas contraire, peu m'importe...

En parlant ainsi, mon charmant hôte alla fermer la porte de sa cabane au verrou, relâcha d'un nouet la ceinture de corde qui lui serrait la taille, ceinture dans laquelle était passé un poignard aussi grossier et commun que solide et bien armé; puis, avançant une chaise, il prit place devant

moi de l'autre côté de la table; assis de ne pas rester en arrière de politesse, j'avais, tout en observant cette manœuvre peu hospitalière, ramené entre mes jambes mon fusil, placé d'abord contre le mur.

—Qui êtes-vous? d'où venez-vous? comment vous nommez-vous? me demanda tout à coup assez brutalement mon hôte, qui, à défaut d'élégance, me parut ne pas manquer d'énergie et de concision.

—Je suis un consommateur pour votre café; je viens de la chasse, et je vous apprendrai mon nom, si bon me semble, lorsque vous m'aurez dit le vôtre, répondis-je en amenant par un mouvement de pied fort naturel mon fusil sur mes genoux.

—Mon nom n'a rien à voir avec les questions que je vous adresse, me dit-il. Enfin, appelez-moi Pedro, si cela vous convient.

—Et bien! Pedro, appelez-moi Pablo, si cela peut vous être agréable. Voilà tout ce que je puis faire pour vous.

Pedro, peu satisfait, à ce qu'il me parut, de ma réponse, porta la main à la ceinture de corde qui soutenait son long couteau. J'armai machinalement les doubles batteries de mon fusil. Nous parlions peu, comme on le voit; mais le drame n'en marchait pas moins pour cela.

Le Catalan était plus ému qu'effrayé, et son émotion paraissait venir de l'indécision.

—Ce doit être un enfant de quelque république espagnole, dit-il enfin à demi-voix, et les Anglais ne l'auraient pas choisi pour agent... Mais, basta! est-ce que l'on peut se fier aux Anglais! Race maudite! n'ont-ils pas des complètes partout...

—Pardieu, dis-je au Catalan, l'arrachant par cette interpellation à ses réflexions. L'opinion que peuvent avoir des étrangers sur mon compte m'importe peu... c'est vrai... cependant, je vous avoue que je serais fort contrarié de passer pour un agent de l'Angleterre...

Il paraît que l'accent avec lequel je prononçai ces paroles portait en soi le sceau de la vérité et de la bonne foi, car Pedro lâcha la poignée de son vilain couteau, et me regarda d'un air moins farouche qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

—Dam, caballero, me dit-il d'une voix moins rude aussi, ma maison est solitaire, les abords qui y conduisent sont escarpés, et votre visite aujourd'hui, à pareille heure, n'est guère faite pour me donner une grande confiance en vous... Après tout, je puis me tromper... La haine et le soupçon égarent quelquefois ceux à qui l'expérience du passé ordonne de haïr et de soupçonner... Et de la traite, qu'en pensez-vous?

—Que c'est raller la mère de nos pau-